

Kantor, éclaireur et sentinelle

MICHEL MATHIEU

Lorsqu'en 1988, il nous fallut choisir une œuvre pour marquer l'ouverture d'un nouveau théâtre à Toulouse, le Théâtre Garonne, un lieu que nous voulions ouvert à ce que la scène de l'époque avait de plus stimulant, c'est le nom de Tadeusz Kantor qui s'imposa à Jacky Ohayon et moi-même, directeur artistique, qui menions cette aventure. Après une rencontre à Charleville et à Milan, il fut convenu que *Je ne reviendrai jamais* ouvrirait la première saison du Garonne.

Qu'est-ce qui avait déterminé ce choix ?

Ce qui nous apparaissait dans le travail du Cricot 2 était une singulière combinaison entre, d'un côté, la radicalité d'un langage scénique novateur et d'un autre, une forte empreinte historique et anthropologique. J'évoquerai, dans ce court texte, quelques éléments de ces deux versants de l'œuvre de Tadeusz Kantor avec sa compagnie le Cricot 2, sachant que pour une étude plus approfondie, on pourra notamment se reporter, du côté français, aux su-

perbes numéros des *Voies de la création théâtrale* consacrées à notre artiste¹.

1. Une écriture

Il n'est pas anodin de rappeler que Kantor était peintre, comme Witkiewicz dont il monta, au départ, plusieurs pièces et qui l'influença certainement par ses positions esthétiques et son refus du naturalisme au théâtre.

Ce regard de peintre imprègne évidemment tous ses spectacles, par le choix des couleurs dans les costumes, des matières dans tous les éléments de la scénographie, et par la réinvention de l'objet. Ici, point d'objet réaliste, quand on s'en rapproche, c'est pour le rendre ambigu et polymorphe, sans parler des objets inventés, la mitrailleuse-daguerréotype, la machine à accoucher ou la tapette à rats de *Je ne reviendrai jamais*.

Ici donc, des « super-objets », comme Craig le disait pour l'acteur en parlant de « sur-marionnette », ce qui vaut aussi, soit dit en passant, pour l'acteur kantorien... L'acteur est une figure, au-delà du psychologique, tragique, grotesque, ou les deux à la fois, l'émotion qui saisit le spectateur ne provenant pas de celle que l'acteur manifesterait directement parce qu'il en est le centre éprouvé, mais de ce mouvement vers quoi, par sa gestuelle, ses mimiques, il fait signe.

Le geste élabore, s'affronte à celui du partenaire pour des combinaisons inédites, une danse qui tourne le dos à la représentation réaliste du quotidien. Kantor réinvente le chœur, saisit ainsi le collectif à travers rondes, flux et reflux d'une humanité fragile, cocasse et terrible. Mouvements et formes rythmiques qui plongent aussi dans notre mémoire la plus ancienne, au-delà ou en-deçà même des danses macabres médiévales.

Mais il nous faut relier cette écriture à cet autre versant, celui de l'histoire.

2. Une époque, un pays

L'œuvre, même portée par une équipe fidèle, est proprement personnelle. L'auteur le dit dans un texte annexe de mars 1988 à *Je ne reviendrai jamais* : « [...] Enfin, j'ai ce dont j'avais besoin : UNE VIE INDIVIDUELLE, LA MIENNE !! et par la même, individuelle au plus

1. *Tadeusz Kantor, 1*, sous la direction de Denis Bablet, et *Tadeusz Kantor, 2*, sous la direction de Denis Bablet et Elie Konigson, *Les voies de la création théâtrale*, n° 11 et 18, Paris, CNRS Éditions, 1983.

haut degré ! Capable, à présent de remporter une victoire sur cette « masse » du monde [...] »

Certes, mais l'artiste retournant sur sa propre vie et l'exposant au vu de tous emporte avec lui son monde, et par ce volte dit le plus authentiquement et cruellement le monde tout court, celui qu'il a traversé, c'est à dire cette histoire de la première moitié et un peu au-delà du XX^e siècle dans un pays qui a été au centre des traumatismes européens entre nazisme et stalinisme. Le paradoxe de cette trajectoire qui veut tourner le dos au « monde » est qu'elle en constitue la plus sûre entrée. Le monde revient par bouffées, comme dans ses flux et reflux de fantômes, de morts plus vivants que les vivants, obstinément vivants.

Paradoxe aussi : ce théâtre de la mort produisant sur le plateau cette effervescence vitale ! L'intime rejoint la grande histoire ; la vie d'une serveuse de bar dans *Aujourd'hui c'est mon anniversaire* nous introduit à Auschwitz ou fait place à l'assassinat de Meyerhold.

L'universalité de Kantor tient à cette plongée personnelle dans sa mémoire qui est aussi celle de la Pologne, creuset de la tragédie européenne. On n'ouvre pas tous les jours un théâtre, mais si c'était le cas, nous aurions du mal, aujourd'hui, à trouver pour l'inaugurer, un créateur de l'envergure de Tadeusz Kantor avec sa compagnie Cricot 2, complice et incarnation de son œuvre théâtrale.

Théâtre Garonne
Toulouse